## TEMPERATURE

Du 23 mars 1904

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens, No 121 rue Carondelet.

| | Farenheit | Centigrade |
|---|---|---|
| 7 h. du matin.... | 76 | 24 |
| Midi..... | 82 | 28 |
| 3 P. M..... | 82 | 28 |
| 6 P. M..... | 80 | 27 |

# La prospérité de la Louisiane.

Il n'y a pas longtemps encore, nous entendions, non seulement dans nos campagnes de la haute et basse Louisiane, mais ici même, à la Nouvelle-Orléans, prêcher, et avec raison, bien des gémissements sur l'état lamentable, en effet, de notre production cotonnière. L'industrie était à moitié ruinée, presque anéantie par l'invasion d'un insecte malfaisant qui détruisait toutes nos moissons. L'alarme était partout dans l'État et l'on s'y voyait réduit à renoncer à une culture qui avait été jusque-là, la source de toutes nos richesses.

La culture du coton se trouvait réduite à émigrer, à aller chercher fortune ailleurs, dans quelque coin inconnu de l'Afrique et de l'Asie. Nos agriculteurs, nos industriels, nos autorités nationales et d'État faisaient à cet insecte une guerre acharnée sans espoir de succès. La Louisiane semblait condamnée à une ruine irrémédiable.

Il y avait dans tous ces lugubres racontars un fond de vérité, mais aussi beaucoup d'exagération.

Il a suffi de quelques efforts énergiques et intelligents pour faire dissiper toutes ces terreurs. Le mal était grand, en effet; mais il n'était pas irrémédiable.

On s'est aperçu qu'avec de l'énergie et de l'activité, il était possible de lutter victorieusement contre cette peste de malédiction. Après s'être livré à de nombreuses épreuves bien dirigées, on a voulu en constater les résultats et ils ont dépassé toutes les espérances.

Chose étonnante, cette industrie qui dépérissait à vue d'œil depuis plusieurs récoltes, a repris toute sa fécondité d'autrefois et les rendements sont, à l'heure qu'il est, plus abondants qu'auparavant.

Rien de plus naturel. L'excès de bonne fortune nous avait rendus négligents. Les revers ont été pour nous une bonne leçon que nous ne perdrons pas de vue. Ils nous ont appris que la véritable richesse est dans le travail et dans l'économie. Nous avions recours depuis près de ans à des procédés lents et coûteux ; nous les avons remplacés par d'autres plus rapides et plus économiques. Nous avions çà et là des coins de terre dont nous ne savions que faire ; nous les avons exploités et mis en rapport, et ils ont puissamment contribué à grossir nos revenus. Les étrangers, les voyageurs sont surpris de notre prospérité; elle n'a pas d'autre secret que celui-là : le travail, les améliorations et l'économie.

Que l'on se donne la peine de parcourir nos campagnes, celles du Texas, du Mississipi, de l'Alabama, les quatre Etats du Sud privilégiés du ciel, on n'y verra partout que le bien être, l'aisance et la satisfaction que procure la réussite due à d'intelligents efforts.

Ce contentement de lui même, le bien le plus précieux auquel puisse aspirer l'humanité, la Louisiane peut en jouir avec fierté car c'est bien son œuvre à elle.

Elle ne doit rien au hasard ou au privilège. Les biens dont elle jouit sont le fruit de son propre mérite. C'est là ce qui fait toute sa gloire, toute sa grandeur.

## Bibliothèque Publique de la Nouvelle-Orléans.

### RAPPORT ANNUEL

Nous avons sous les yeux un document bien important, bien précieux, car il intéresse éminemment l'élite de notre population instruite et éclairée. Nous voulons parler du Rappart Annuel de la Bibliothèque Publique de la Nouvelle Orléans, communément appelée Bibliothèque Fisk.

En parcourant ce rapport qui s'adresse spécialement à notre maire, M. Paul Capdevielle et au Conseil de Ville, on reste étonné des progrès qu'a fait depuis quelques années cette bienfaisante institution.

Après avoir eu des commencements bien modestes, elle a marché à pas de géant sur la voie de la prospérité.

Elle compte près de 60,000 volumes constamment à la disposition des lecteurs, et comme la salle de lecture pour dames est vaste, elle l'a mise à la disposition des sociétés littéraires et scientifiques auxquelles elle sert de lieu de réunion, dans les occasions solennelles.

Le chiffre des lecteurs grossit prodigieusement chaque année.

La direction actuelle se compose de MM. Frank Howard, Prof. Dillard, Paul Capdevielle, John Fitzpatrick, P. A. Lelong, Ad. Katz, Geo. Flynn, A. Baldwin et Ernst.

Les progrès rapides de l'institution font le plus grand honneur à M. W. Beer, conservateur de la Bibliothèque.

## Douces mœurs chinoises.

Il y a des journaux qui sont unanimes à vanter la douceur, la philosophie, l'humanité des races jaunes. A l'appui de leur opinion, ils pourraient citer la proclamation du vice-roi de Petchili, Yuan-Shih-Kai, "homme énergique et intelligent"—disent les journaux anglais—qui n'y va pas de main-morte contre les "fauteurs de désordre".

Art. 1er.—Toute personne faisant circuler de faux bruits de nature à faire naître des doutes dans l'esprit du peuple ou à l'alarmer sera décapitée.

Art. 2.—Toute personne enseignant ou apprenant les pratiques mystiques des Boxers ou les doctrines des "Lanternes rouges" sera décapitée.

Art. 3.—Toutes les personnes se réunissant pour discuter les mauvaises doctrines, dont le but est de fomenter des désordres seront décapitées.

Art. 4. — Toute personne faisant partie du gouvernement, qu'elle soit civile ou militaire, reconnue coupable de faire partie d'une société propageant les mauvaises doctrines, sera décapitée.

Il y en a comme cela une douzaine dans le même ton. On comprend que de pareils procédés plaisent à M. Combes et à ses amis. Sans doute espèrent-ils les appliquer bientôt aux congrégations et à ceux qui les défendent.

## Un tapis historique.

Le métier de marchand de vieux chiffons mène rarement à la fortune. Cependant un industriel de Constantinople, qui achète et revend tous les vieux débris qui viennent échouer dans son humble boutique, a eu la chance inespérée de mettre la main sur une pièce unique dont il entend ne se dessaisir qu'en échange de la forte somme. C'est à la revue anglaise "le Strand Magazine" que nous empruntons ce conte, si typiquement oriental :

Un vieil habitant de Constantinople vint montrer à notre marchand une artistique carpette en assez mauvais état, où son œil exercé reconnut une pièce historique de la plus haute valeur. Dans le courant du XIVe siècle, le schah de Perse Abbas envoya au sultan Mahomet cinq tapis tissés par ses artistes, en mettant les artisans turcs au défi de produire de pareils chefs-d'œuvre. Le défi ne fut pas relevé, tant ces tapis étaient merveilleux. C'est l'un d'eux qui échoua plus tard dans la maison d'un musulman dont la fille avait eu les honneurs du mouchoir au harem impérial. La précieuse relique se transmit de père en fils pendant des siècles.

Enfin, son détenteur actuel, pressé par la misère, se résigna à vendre le précieux tapis qu'on s'occupe maintenant de restaurer.

## THEATRES.

### ST. CHARLES ORPHEUM.

Grande variété de scènes à l'Orpheum : Les 3 Misses Vassar, excellentes instrumentistes, Gales et Ella Garrison et Mlle Eugénie Wehrman, l'éminente pianiste néo-orléanaise.

### CRESCENT.

Il y a depuis dimanche au Crescent, foule; M. Andrew Robson y obtient un succès d'enthousiasme dans "Richard Carvel".

### GRAND OPERA HOUSE

La troupe Baldwin-Melville se fait bruyamment applaudir dans le fameux drame "Dr. Jenkyl and Mr. Hyde" ou une double existence.

### TULANE.

Aujourd'hui "Her Own Way", œuvre de Clyde Fitch, avec Miss Maxine Elliott dans le principal rôle.

Grand succès.

### L'ESPRIT DES AUTRES

Cueilli sur l'affiche du théâtre de X....:

LE CID

Grande Tragédie de Corneille.

A la demande générale de nos abonnés, Rodrigue épousera Chimène à la fin de la pièce !

Au cercle :

—Eh bien ! comment va le vicomte de R....?

—Peuh !.... pas bien.... Son docteur, qui l'envoyait ordinairement à Cannes, l'a expédié à Grasse, cet hiver.

—Pauvre garçon !.... après les coups de Cannes, le coup de Grasse.

# DEPECHES Télégraphiques

## Mariage Manqué.

Berlin, Allemagne, 23 mars—L'engagement du prince héritier Frédéric Guillaume à la princesse Alexandra de Brunswick et Luneburg, la seconde fille du duc de Cumberland, qu'on disait en cours de négociations l'année dernière, à l'époque du séjour de l'empereur Guillaume à Copenhague, mais qui fut démenti depuis, paraissait cependant exister de fait, mais il vient d'être déjoué par le départ soudain du duc de Cumberland de Copenhague, juste avant l'arrivée de l'empereur.

D'après la "Landes Zeitung" de Brunswick l'empereur s'est froissé du départ du duc et l'a qualifié d'affront, ajoutant à un haut fonctionnaire militaire de son entourage qu'il ne courrait plus après le duc.

La "Landes Zeitung" atteste l'authenticité de cette histoire de façon à conduire à la conclusion qu'elle émane du ministère de Brunswick.

Le journal a obtenu d'une source bien informée les détails suivants :

"La duchesse était en faveur d'une alliance avec la famille impériale ; elle essaya d'y gagner le duc, mais sans succès, parce qu'une députation de Hanovre s'opposait à un mariage avec la famille royale de Russe.

"D'après une autre version le duc aurait consenti à l'union et serait allé à Copenhague pour en arranger les détails avec l'empereur Guillaume, mais il avait chargé d'avis avant l'arrivée de ce dernier et quitté Copenhague sans donner d'explication.

## La commission du canal isthmique.

Washington, 23 mars — Deux points importants ont été soulevés à propos des travaux de la commission du canal isthmique.

D'abord le siége de la commission sera probablement établi dans l'isthme au lieu d'être établi à Washington. Toutefois un bureau sera installé à la capitale.

En tout temps cinq des commissaires pourront s'occuper de leurs intérêts particuliers. La commission a pris en considération l'établissement du siége permanent de la commission à Panama.

L'amiral Walker, président de la commission, et le général Davis, représentant de l'armée dans la commission, consacreront tout leur temps aux travaux du canal.

La législation pendante devant le Congrès prévoit la nomination d'un gouverneur de la zône américaine dans l'isthme de Panama.

Si la loi est votée le président nommera probablement le général Davis au poste de gouverneur.

Le président se guidera entièrement sur la décision du congrès.

Le président Roosevelt a pratiquement décidé de rattacher la commission du canal de Panama au département de la guerre.

Ce projet n'est pas du goût de tous les membres de la commission, mais le bureau des affaires insulaires du département de la guerre à obtenu tant de succès et s'est montré si économe dans l'apurement des comptes et les détails de l'administration générale des Philippines, de Cuba et de Porto Rico qu'on le regarde comme le bureau convenable pour veiller aux milliers de détails de l'administration de la zone du Canal.

—:o:—

### Information directe.

Washington, 23 mars — Les seules informations directes relatives à la guerre reçues par le département d'état depuis trois jours sont contenues dans le télégramme suivant envoyé aujourd'hui de Séoul, Corée, par le ministre américain Allen :

"Des forces japonaises ont arrêté un convoi d'argent en route pour les mines de ce côté d'Anjou. De ce côté il n'est pas permis aux ouvriers de se rendre aux mines.

"Des correspondants de journaux ont été envoyés du nord à Séoul. La censure est très sévère. Des forces japonaises arrivent à Ping Yang après quinze jours de marche.

### En sûreté.

Victoria, C. B., 23 mars Un télégramme adressé de la rivière Skeena à la Compagnie de Navigation Pacifique Canadienne dit que le steamer Queen City, qui avait disparu, mouillé en sûreté dans le détroit de Quatzino et qu'il a la barre de gouvernail brisée.

## Au delà du Golfe.

Quoique situés à quelques jours de mer de notre ville avec laquelle ils sont en relations constantes et directes, les Etats de l'Amérique Centrale restent encore ignorés de bien des personnes qui n'ont jamais entendu parler de ces Républiques autrement que par les comptes rendus de leurs divisions intestines presque périodiquement publiés par la presse américaine et par les affaires récentes du Canal de Panama qui touchent de si près les intérêts vitaux de la Louisiane.

Ces pays méritent cependant d'être étudiés sous un autre point de vue que celui de la politique pure et leur situation géographique les désignant naturellement à l'attention du monde commercial américain je crois être utile aux lecteurs de "l'Abeille" en leur donnant quelques renseignements puisés aux sources mêmes, au cours d'un voyage que je viens d'effectuer au Nicaragua.

Ainsi qu'au Honduras, au Guatémala et à Costa Rica les quelques maisons de notre ville qui ont établi des comptoirs au Nicaragua où tout est à faire, tout est à prendre, se félicitent de leur initiative et cependant leur exemple est encore peu suivi parce que les capitaux américains trouvent toujours un emploi rémunérateur dans les entreprises intérieures.

Le temps n'est toutefois pas éloigné où le commerce et l'industrie de ce pays se mettront à la recherche de nouveaux débouchés pour y déverser l'excès de la production nationale et c'est alors que les yeux se tourneront vers ces Etats voisins qui n'attendent pour s'éveiller, se développer et prospérer que l'impulsion vigoureuse que seuls, les nations d'Europe et les Etats-Unis peuvent donner aux contrées moins favorisées sous le double rapport du territoire et de la population.

Depuis plusieurs années le Mexique a compris que son intérêt même lui commandait d'accorder plus de facilités et d'assurer plus de sécurité aux étrangers qui lui apportaient leur travail et leur argent et il a largement ouvert ses portes. Le résultat de cette politique libérale ne s'est point fait attendre longtemps. Non seulement le commerce et l'industrie américains s'y sont implantés, mais l'extension considérable donnée aux voies ferrées a fécondé son sol, ouvert ses mines et porté la civilisation et l'abondance jusque dans les provinces reculées que les tribus indiennes dominaient encore il y a dix ans et qui n'ont d'ailleurs fait leur soumission qu'après de sanglantes luttes.

Mais au Mexique, comme sur tous les points du monde où le commerce trouve sa liberté d'action et d'expansion, la concurrence commence déjà à rendre les affaires plus longues, plus difficiles à traiter, en réduisant le bénéfice à son taux minimum, et c'est pourquoi plusieurs marchands exportateurs se sont hazardés à étendre leurs opérations commerciales aux régions tropicales du continent et, malgré la timidité des essais, ont démontré la possibilité de jeter dans les Républiques de l'Amérique Centrale les bases de vastes exploitations.

Et ce faisant, ils ont, sans s'en douter eux-mêmes, répondu aux légitimes aspirations de ces Etats dont les populations intelligentes ne voient pas sans envie, ni sans désir de l'imiter dans la mesure de leurs forces et de leurs ressources, la grande République du nord s'avancer chaque jour dans la voie du progrès industriel et commercial et la plupart, sinon tous, travaillent aujourd'hui à la résolution des problèmes d'économie politique et notamment à ceux concernant les voies et moyens de communication.

Appelé au Nicaragua pour des expertises de mines, j'ai eu l'occasion de me lier et de m'entretenir assez fréquemment avec les fonctionnaires et négociants résidant à Bluefields, port principal de cette république sur l'Atlantique, et là, comme dans les districts où je me suis livré à mes investigations professionnelles, j'ai pu me rendre compte des ressources commerciales et minières que ce pays offre, pour ainsi dire, à discrétion.

A Bluefields par exemple, il n'est pas de marchand qui ne prélève de 75 à 100 pour cent de profit sur la vente au détail de marchandises, telles que, tissus chaussures, conserves, chapellerie, confection, quincaillerie importées des Etats Unis. J'ai été à même en plusieurs circonstances de constater que la moyenne des recettes journalières d'un modeste magasin d'étoffes et d'épicerie atteignait cent cinquante piastres, soit soixante huit dollars américains et il n'est pas moins vrai que les plus importantes maisons de commerce de l'endroit font des encaissements de sept cent à mille piastres par chaque journée de vente. A ces profits viennent encore s'additionner ceux résultant des concessions pour la vente d'articles monopolisés par le gouvernement, le tabac, la viande de boucherie, et pour la perception des droits de douane sur les spiritueux.

L'exportation aux Etats-Unis des produits indigènes n'est pas moins avantageuse lorsqu'elle est dirigée par des hommes ayant quelque expérience du pays et le sens des affaires. Parmi ces produits, le bois d'acajou occupe une place importante : il est généralement exporté à Boston. Il n'existe à Bluefields qu'une seule maison ayant entrepris l'abattage et le débit de cette essence d'arbre et pourtant des régions entières traversées par des rivières navigables sur de longs parcours sont couvertes de denses forêts où l'acajou se distingue des autres arbres par sa puissance et sa hauteur. Dix autres compagnies trouveraient dans ces réserves profondes l'alimentation nécessaire à leur commerce pendant plus de vingt années.

Le caoutchouc en liane vient ensuite et malgré son bas prix en Amérique est encore un facteur important du commerce d'exportation du Nicaragua. Le café et le cacao sont des produits qui dépendent plutôt du versant du Pacifique, mais la banane dont la consommation est énorme aux Etats-Unis est expédiée chaque mois de Bluefields par milliers de tonnes.

Il est aussi permis de supposer que les pêcheries d'huîtres perlières dans les lagunes, jadis florissantes, si elles étaient reprises aujourd'hui, seraient une industrie très profitable n'exigeant qu'un faible capital de premier établissement.

Tous ces genres de commerce que je viens de citer, si nous en exceptons celui d'exportation de bois d'acajou qui nécessite des connaissances spéciales et une mise de fonds relativement élevée, peuvent être entrepris à très peu de frais. A Bluefields, à Rama et dans les villages situés à l'embouchure des rivières qui se jettent dans l'Atlantique, les comptoirs de vente au détail et de traite qui s'y installeraient, ne seraient-ils même pourvus que d'un faible stock, aisément renouvelable d'ailleurs, étant donnée la proximité de la Nouvelle-Orléans, auraient des affaires fructueuses d'assurées, dès le début et durant tout le cours de l'année : quelques maisons anglaises qui ont créé des sucursales en ces différents endroits en sont un exemple frappant.

Mais où réside le plus grand avenir de la République de Nicaragua, c'est dans l'exploitation des mines d'or. Au temps des "conquistadores", les mines d'argent seules étaient travaillées et rapportaient à la couronne d'Espagne des sommes fabuleuses tout en enrichissant rapidement leurs concessionnaires. Les guerres et les révolutions les ont fait abandonner et après que le pays se fut constitué en état indépendant, la baisse du métal est survenue et les prospecteurs se virent dans l'obligation de diriger leurs recherches vers les régions aurifères.

Les découvertes qui y furent faites, ont donné, jusqu'en ces dernières années de brillants résultats qui sont bien de nature à justifier la confiance que les entrepreneurs de mines ont dans le pays. Des placers ont fourni jusqu'à cinq et dix mille dollars par jour de poudre d'or et on les travaille aujourd'hui pour la deuxième et troisième fois avec des bénéfices appréciables. L'exploitation des gîtes filoniens a pris plus de temps pour s'affirmer mais il existe maintenant des centres miniers très actifs et nombre de fortunes sont uniquement basées sur le travail des mines et des placers.

Plusieurs fortes compagnies américaines ont déjà édifié des moulins d'amalgamation et toutes sont prospères ainsi que la majeure partie des exploitations privées opérant sur une plus modeste échelle. Il reste encore de vastes régions presqu'inhabitées où, au dire des voyageurs qui les ont parcourues, les gisements de métaux précieux et de cuivre n'attendent que le capital et l'esprit d'entreprise des mineurs pour révéler leurs richesses. La production totale de l'or au Nicaragua, qui déjà atteint dix-huit à vingt mille onces par mois est sûrement appelée par l'ouverture de nouvelles mines et l'adoption de méthodes d'exploitation plus conformes au progrès moderne à s'accroître chaque année et à rivaliser un jour avec celle des plus fameux camps de mines des Etats-Unis.

Quelques mots en terminant sur l'esprit des populations au milieu desquelles j'ai vécu.

Les étrangers sont généralement les bienvenus et je n'ai pas distingué de différence dans la façon dont les Américains, les Français et les Allemands étaient accueillis et traités par les habitants.

Les Américains et les Anglais ont des vice-consuls à Bluefields alors que la France n'y a même pas d'agent consulaire, néanmoins les Français quoique en très faible minorité jouissent de l'estime publique et si j'ajoute que la plupart des riches familles du Nicaragua envoient leurs enfants terminer leurs études à Paris, et que le distingué Président de cette République est lui même un ancien élève du Lycée de Versailles, on concevra sans peine que nos compatriotes trouvent en arrivant dans ce pays une réception plutôt cordiale et toutes facilités pour voyager ou s'y établir.

A. C. PICARD.

### Ventes inscrites au bureau d'aliénations

Jules J. Magnier à Jno. L. Foster, un terrain borné par les rues Français, Union, Villeré et Robertson, $1,200.

E. C. Royal à Gaspar Pietri, un terrain borné par les rues Tchoupitoulas, Annonciation, Bellecastle et Dufossat, $1,370.

Emile Larroux à Joseph C. Bayman, un terrain borné par les rues Mandeville, Thalie, Basin et Ramparts, $2,100.

La succession P. Kelley à O. T. Jones, un terrain borné par les rues Rendon, Lopez, Canal et Dorgenois, $1575.

Pierre Ader à T. Villa, quatre terrains bornés par les rues Quartier, Bourbon, Royale et Esplanade, $8000.

Martin Fehranbach à J. F. Hellmers, un terrain borné par les rues Tchoupitoulas, Arabella, Preston et Nashville, $350.

### Réponse de Washington.

M. le secrétaire Georges B. Cortelyou, du département du commerce et du travail, a répondu à l'invitation du Maire Capdevielle, en s'excusant de ne pouvoir se rendre à la Convention des Bons Chemins qui doit se réunir ici le mois prochain. Il a exprimé son regret de ne pouvoir y prendre part.

# Feuilleton

—:DE:—

*L'Abeille de la N. O.*

No 65 Commencé le 7 Janvier 1904

# LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

TROISIEME PARTIE.

V

L'OASIS.

*Suite.*

—Puisqu'il passe juste trois mois par an avec nous .... J'ai compté, et ça fait bien une heure sur quatre .... Et c'est bien nous qui aurions à être jalouses de Mme Le Boutu et de Gracieuse qui ne perdent pas une journée, elles, du maître de leur famille.

Tandis que M. Le Boutu .... lui seul, va....pas sa femme.... Bref, il souffre à la pensée que tu seras riche et que les économies qu'il avait péniblement amassées pour faire une dot à Gracieuse sont engagées dans ses affaires... d'où il ne les retirera peut être jamais....

—Mais alors, maman ?.... s'écria encore Arlette avec la plus charmante angoisse.

—Sois donc tranquille, mademoiselle, répéta Marthe. Car, moi aussi, je lis quelquefois dans les yeux des autres .... dans ceux de ma fille principalement. Et c'est ça qui serait vilain que ma fille soit riche et que son amie Gracieuse soit pauvre !

—Ah, maman ! maman !

Une joyeuse, longue caresse, un peu mouillée, termina cet entretien.

Dans ces moments, Arlette oubliait bien aisément ce Paris qui lui trottait si souvent par la tête et tant et tant de choses qu'elle avait remarquées et qui ne lui paraissaient pas absolument normales dans son existence.

Mais elle ne devait pas s'en étonner, puisqu'elle n'était pas une petite demoiselle comme les autres. Ainsi leur situation aurait certainement permis qu'elle eût une institutrice : son institutrice, entout, avait été sa maman. Même pour la musique, que Marthe, dès que sa fille avait poussé, s'était remise à l'étudier. Et comme toutes jeunettes, elle s'était amusée à faire pianoter les fillettes ensemble, c'est la musique qui avait été le lien menu mais tenace, par lequel Gracieuse, deux fois par semaine, était attirée au Fret.

***

C'était justement son jour, aujourd'hui, le samedi qui, autrefois, se prolongeait parfois jusqu'au dimanche, et toute la famille Le Boutu venait la chercher ; mais, avec le caractère de plus en plus ombrageux de Le Boutu, c'était une joie qu'on n'osait plus beaucoup espérer.

—Pourtant, aujourd'hui, mère, fit Arlette dès qu'elle s'éveilla, si on envoyait une dépêche à M. Le Boutu pour lui dire que nous voulons garder Gracieuse ?

—Merci !....Et s'il allait trouver un prétexte pour ne plus la laisser venir ?....

—Il n'est plus temps : Gracieuse est en route, à présent..... Elle va certainement prendre le bateau dans quelques minutes.....

—C'est donc à elle que tu penses, avant tout, aujourd'hui ?

—Oh ! maman !

Le regard d'Arlette fut délicieux de reproche. Puis :

—C'est que je ne suis pas jalouse, moi. Et mon papa est si content quand Gracieuse passe la soirée ici.... Il va rester si peu de temps avec nous....C'est de l'imprévu cette visite, puisqu'il ne devait pas venir avant son départ pour l'Amérique.... Et il faut qu'il ait tant d'affection, tant de câlineries, tant de bonheur autour de lui.... qu'il éprouve du remords de nous quitter !

—Quelle petite artiste dans les choses du cœur, j'ai mise au monde là ! s'écria Marthe avec un indicible attendrissement.

Et personne, en effet, ne savait faire du bonheur comme elle par l'affection, la divination de tout ce qui pouvait être agréable aux autres. Comme elle savait la joie que son père avait à voir Gracieuse ! Et jamais elle n'en avait éprouvé ombre de jalousie, pas plus que des soins si attentifs que sa mère avait donnés à l'éducation de sa petite amie.

—Ma petite violette qui embaume toute notre vie ! murmura Marthe en l'attirant sur elle.

Elle était toute menue. Et son père, lui, la comparait à un petit Saxe, avec ses traits si mignons, ses yeux gris bleuté, ses fines pommettes, colorées comme les statuettes, et l'ovale de son visage si nettement dessiné par la soie légèrement brune de ses cheveux.

—Une statuette joliment animée ! disait sa mère.

Et, les jours où son père devait arriver, c'était un peu de la frénésie.

Ce matin, elle était debout avec l'aurore, bien qu'elles ne l'attendissent qu'au milieu de la matinée puisqu'il faisait le grand tour par Châteaudun, pour ne pas laisser sa voiturette à Brest.

—C'est que je le connais, mon papa, disait-elle, pour embrasser sa fille une heure plus tôt, il aura mis tout le temps la grande vitesse....

—Ah ! ne dis pas cela ! murmura Marthe.

—Mais, petite mère, il ne lui est jamais rien arrivé ; et tu sais bien qu'il est très prudent....

—C'est lui qui l'affirme....

—Enfin, mère, moi je veux être prête de très bonne heure pour bien aller au devant de lui .... C'est si amusant quand on le découvre, dans un tourbillon de poussière, tout au bout, tout au bout de la route.... Crois tu qu'il aimera mon chapeau à coquelicots, et ma robe à fleurs ?... Non, pas ?.... Il aime autant le petit costume tailleur....

Malgré son désir d'être prête de très bonne heure, elle hésita longtemps sur la toilette à mettre, de telle sorte que levées de très bonne heure, elles ne quittaient leur villa qu'après neuf heures, — au moment où le petit vapeur qui fait le service de Brest au Fret, traversait la rade.

—Quel ennui ! dit aussitôt Arlette : nous allons nous trouver absentes quand Gracieuse arrivera ici !

—Mais, petite folle, rien n'est plus facile que de tout concilier. Je descends au débarcadère, tu continues tout doucement ta route vers ton père, tu es bien sûre de ne pas le manquer ainsi. Et moi je vais prendre Gracieuse au bateau pour te rejoindre.

—Cette maman ; elle sait toujours tout arranger !

Arlette continua donc son chemin à petits pas, sur la route de Châteaulin, tandis que sa mère descendait vers le port.

Mais la jeune fille n'avait pas fait cinq cents mètres qu'un appel de sa mère retentissait.

Marthe était remontée bien vite et, quoique tout essoufflée, courait après son enfant, pour qu'elle ne fût pas privée, un instant, de la joie de voir son père; car elle venait de reconnaître son Jean sur la passerelle du petit vapeur.

—Que me dis-tu là, maman ! s'écria Arlette, dès que sa mère lui eut hâtivement donné cette nouvelle ; mais puisqu'il nous a télégraphié qu'il venait sur sa voiturette !.... Il lui est arrivé quelque chose, maman ?....

Elle en tremblait déjà ; et ce fut au tour de sa mère de la railler.

—Rien de bien grave, alors, mademoiselle.... quelque simple panne ! fit Marthe en riant. Car il se promène de long en large sur la passerelle, avec Gracieuse !....

— Hein !.... avec ?.... Ah, ça, ça.... ça n'est pas juste, maman !

Et, sans jalousie, mais tout de même un peu colère, Arlette se mit à courir vers le débarcadère. Et dès que le petit vapeur se rangea à quai, elle eut l'air de commencer une scène.

— C'est joli !.... ah ! oui, c'est joli, mon papa, de me jouer des tours pareils.... Une minute de plus, et je m'en allais.... Je m'en allais sur la route jusqu'à.... J'aurais marché, marché.... jusqu'à Châteaulin.

Mais dès que la barrière était jetée, elle bousculait les matelots et sautait sur le pont, gravissait d'un bond l'escalier de la passerelle ; et son père l'enlevait à son cou comme un grand enfant.

Puis elle faillit gronder Gracieuse.

—Te gêne pas, tu sais ! Tu l'as avant moi, mon papa ? ....Mais que t'est-il arrivé, père ?....

Elle l'embrassait de nouveau.

—Rien, rien, mignonne..... Une simple panne....

—Maman l'a dit tout de suite, Et monsieur Le Boutu ? madame Le Boutu ? .... Comment vont-ils ?

Elle embrassait Gracieuse, maintenant ; qui, grande et belle, la portait, comme son père, à son cou.

—Tout le monde va bien à la